CD, compte rendu critique. Lucas Debargue, piano : JS BACH, BEETHOVEN, MEDTNER (1 cd Sony classical)



CD, compte rendu critique. Lucas Debargue, piano : JS BACH, BEETHOVEN, MEDTNER (1 cd Sony classical)… Tendresse du jeu, et enivrement prêt à renoncer, d'une profonde et calme nostalgie… L'instinct musical de **Lucas Debargue**, jeune français récemment distingué au Concours Tchaikovsky 2015, précise disque après disque ses qualités d'interprète. Le phrasé, le toucher s'estompent pour une atténuation suggestive continûment mesurée, canalisée par un instinct d'une rare musicalité. Le jeune Lucas Débarque n'a pas usurpé sa récente notoriété : il s'agit bien d'un pianiste poète qui sait doser, clarifier, structurer une somptueuse syntaxe pianistique : son contrepoint chez Bach, touche par sa candeur et sa précision ; une qualité d'éloquence et de fraîcheur enfantine, cultivée avec une élégance et une finesse qui sait se renouveler selon la pièce concernée.

LUCAS DEBARGUE : pianiste ET poète…



Moins riche expressivement, plus évident quoique d'une belle précision et clarté technique, le premier mouvement de la Sonate de Beethoven n°7 en ré majeur opus 10/3 (Presto), impose un feu plus nerveux, en équilibre, mobile, dans un jeu de bascule, à la fois trépidant et d'une élégance mozartienne. Un glas plus funèbre colore le Largo, méditatif, empêché, et finalement de plus en plus lugubre : le rubato et le jeu allusif, doué de phrases plus souples, quoique enténébrées, délivrent une claire et juste conception de ce drame intérieur, au vertige tragique insondable. Une belle réussite. Le Menuetto en sa maîtrise (retenue) n'est que juste insouciance. Une détente idéale pour rompre avec la tension tragique de ce qui a précédé. Le Rondo saisit par son étincelle vive et son urgence idéalement syncopée : le meilleur épisode, émotionnellement parfait.
Le Medtner (Sonate en fa mineur opus 5) est tout aussi captivant : indice d'un programme équilibré, qui sait préserver l'équilibre et la tension continue. Il semble d'ailleurs réactiver mais en plus heurté, le climat panique et récemment plus vif du Rondo beethovénien. Pourtant en plus décousu, tant le jeu syncopé, hoquetant, semble déconstruire plus qu'il n'avance, dans ce préambule de plus de 12mn qui séduit par ses acoups comme aspirés.
L'intermezzo résiste et se déroule comme une course à l'abîme mais comme suspendu, au ralenti. Lucas Debargue saisit toute

la recherche de Medtner sur le temps et la durée. Sur la notion même de développement et de réitération. Sur la couleur à la fois cynique, froide, d'une rêverie hallucinée. L'enchantement se déploie sans contraintes, en une fluidité plus construite dans le Largo divoto, d'une puissance tout aussi suggestive parfaitement habitée. Ici il semble que Beethoven rencontre Liszt, avec en arrière fond, une interrogation mystique délirante et personnelle, presque frénétiquement énoncée à la Scriabine. Fulgurance, contrastes, vélocité et volubilité, de l'extase à la transe : le pianiste parvient à traverser tous les paysages de ce kaléidoscope sonore proche de la folie, avec une énergie qui sait être hyperactive et sans dilution. Maîtrise et finesse : Lucas Debargue impose un tempérament de grande classe, une technicité qui sait être l'expression d'une belle poétique personnelle. Le mois de septembre 2016 voit l'émergence / confirmation de deux immenses tempéraments du clavier parmi la nouvelle génération : Lucas Debargue donc aux côtés de l'excellent et subtilement poétique, Benjamin Grosvenor (sublime 4è cd édité par Decca, intitulé « HOMAGES » : Bach, Mendelssohn, Chopin, Franck, Liszt, édité le 9 septembre dernier : **LIRE notre grande critique du cd HOMAGES par Benjamin Grosvenor…, également récompensé par le CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2016**). Le piano contemporain vit de nouvelles heures en or. A suivre.

CD, compte rendu critique. Lucas Debargue, piano : JS BACH, BEETHOVEN, MEDTNER (1 cd Sony classical 889853 41762 9 / enregistré à Berlin, en février 2015). Illustration : portrait de Lucas Debargue © Bernard Bonnefon.

CD, coffret événement, annonce : Evgeny Kissin : The complete RCA & SONY classical Album Collection (25 cd)



CD, coffret événement, annonce : Evgeny Kissin, piano. The complete RCA and SONY Classical album collection (25 cd Sony classical). Sony classical regroupe dans un coffret événement, tout l'art enregistré sous label RCA (Red seal) et Sony classical, du pianiste russe (moscovite) à la virtuosité précoce, **Evgeny Kissin (né en 1971)**. Soutenu, révélé par Karajan en 1988, pour ses 17 ans (et jouant sous la direction du maestro autrichien au Festival de Berlin en 1988 le Concerto pour piano de Tchaikovsky), le prodige du clavier saisit immédiatement par une candeur articulée, un jaillissement évident qui réalise une digitaline, toujours étonnamment fluide et facile, sans jamais d'esbroufe ni de maniérisme : voilà sa pâte et sa signature, une grâce enfantine, une clarté du jeu, d'une exceptionnelle transparence, cultivée sans calcul ni aucun esprit de démonstration.

Cette retenue naturelle qui va à l'opposé de bien de ses confrères russes plus inspirés par un jeu ampoulé, carré, solide et structuré (trop outrageusement « viril »), touche toujours autant. Au diapason d'une telle mesure enchantée, et même enivrée, même Gergiev pourtant généreux en onctuosité parfois surabondante, garde toute retenue et mesure (sublime Concerto n°2 de Rachmaninov, au formidable allant juvénile : le troisième mouvement allegro scherzando abordé comme un Gershwin facétieux, traversé par une irrésistible ivresse sonore). Or dans la continuité de ce premier cd, les Etudes-Tableaux opus 39 attestent tout autant d'une énergie fabuleusement souple, là encore jamais dure ni épaisse : un bouillonnement d'une élégance jamais aprétée. Un rapide regard transversal sur les 25 cd réunis, témoignant de la maturation d'une tempérament incroyablement doué, de 1987 à 2005, souligne les compositeurs les mieux servis :
Frédéric Chopin bien sûr (cd 3, 9, 10, 16, 25…), Liszt (cd 3, 5, 8, surtout 12, puis presque à égalité Schubert (cd 21, 23, 24) et Schumann (4, 8, 12, 15, 19), enfin Rachma (cd1,3 et 7) et Beethoven (cd 13, 14, 15) ; les perles plus rares et non moins intenses et abouties étant ici le Prélude, Choral et fugue de Franck (cd14) ; Moussorgski (Tableaux d'une exposition, cd 18), Mozart (cd 6 : Concertos pour piano n°12 et surtout 20), ou les Sonates de Schumann et de Brahms… 25 cd incontournables. Coffret événement CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre. **Critique complète et compte rendu du coffret Evgeny Kissin : The complete RCA & Sony classical Album collection (25 cd Sony classical) à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com**

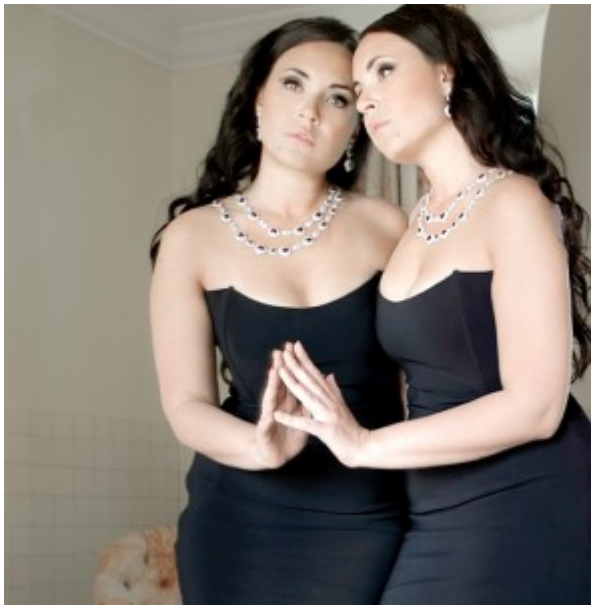
DVD, compte rendu critique. Verdi : Otello (Yoncheva, Lucic, Nézet-Séguin, 2015)



DVD, compte rendu critique. Verdi : Otello (Yoncheva, Lucic, Nézet-Séguin, 2015). Septembre 2015, la bulgare **Sonya Yoncheva**, voix carressante, timbre meliflu (bientôt sur les traces de la sublime et câline Fleming, qui chanta ici même avant Netrebko, Desdemona?), d'une hyperféminité qu'elle partage avec Anna Netrebko justement, cumule depuis quelques mois, comme sa consœur, capable de surperbes défis vocaux (chez Verdi et Puccini), s'affirme peu à peu comme la voix internationale que le milieu lyrique attendait : sa Desdemona au Metropolitan Opera de New York, saisit, captive, s'impose par une musicalité juvénile, d'une richesse expressive et poétique admirable. Fragilité et finesse, rondeur et puissance du chant. Ces qualités ont fait depuis, la grâce habitée de sa Traviata à l'Opéra Bastille, ou le cristal adolescent de sa comtesse des Noces de Figaro dans un récent enregistrement édité par Deutsche Grammophon, live de Baden Baden sous la direction du même chef, Nézet-Séguin **(LIRE notre compte rendu des Noces de Figaro avec Sonya Yoncheva à Baden Baden 2015**). Sous le conduite du même chef, « La Yoncheva » affirme un tempérament souverain : et hors de la tradition de ses grandes aînées (Tebaldi, Freni, Te Kanawa…), cisèle une grâce féminine (sa signature désormais), qui aux côtés de la sensibilité sacrificielle finale, s'accompagne d'une assurance féline dans ses confrontations avec l'infâme Iago.

Succédant à Fleming et Netrebko,

Yoncheva, nouvelle reine du Met



Mais le point fort de cette production revient aussi à celui justement qui tire les ficelles, le jaloux rongé par l'impuissance, ce Iago parfait démon cynique auquel le superbe **Zeljko Lucic** offre sa présence et une vérité prodigieuse. Seul il n'était rien. Manipulant un Otello trop carré, Iago triomphe indirectement. Car ici Otello, le maure complexé par sa couleur de peau (ici aspect écarté, à torts), est plus brute épaisse qu'amoureux en doute (le letton **Aleksandrs Antonenko** demeure bien instable, son personnage mal assumé, inabouti ou trop carré : un comble d'autant plus criant confronté aux deux portraits captivants de ses deux partenaires…), il conviendrait que le ténor qui ne manque pas de puissance, affine considérablement son approche pour éviter des attitudes ….souvent ridicules. Grâce à l'éclair expressif qu'apporte le baryton serbe en revanche, le couple Otello et Iago / Lucic forme un monstre à deux têtes qui dévore la finesse de Yoncheva pourtant lionne autant que gazelle; sa prière en fin d'action est déchirante : sobre, ténue, murmurée, au legato quasi bellinien.



Parmi les comprimari, -rôles « secondaires », saluons le très juste et séduisant Cassio du prometteur **Dimitri Pittas**. Futur directeur musical du Metropolitan, le maestro adulé actuellement **Yannick Nézet-**

Séguin prête une attention continue pour les instruments, relief de chaque timbre dans une partition souvent cataclysmique, et aussi introspective : contrastes et vertiges dignes de Shakespeare… on guettera son prochain Otello, avec un fini orchestral cette fois totalement maîtrisé. De toute évidence, le dvd est plus que recommandable, pour entre autres les confrontations Yoncheva et Lucic, la direction efficace de Nézet-Séguin : un must contemporain made in New York.

DVD, compte rendu critique. Verdi : Otello. Aleksandrs Antonenko (Otello), Sonya Yoncheva (Desdemona), Željko Lučić (Iago), Chad Shelton (Roderigo), Dimitri Pittas (Cassio), Jennifer Johnson Cano (Emilia), Tyler Duncan (A herald), Günther Groissböck (Lodovico), Jeff Mattsey (Montano)… Metropolitan Opera & Chorus. Yannick Nézet-Séguin, direction. 1 dvd Sony classical 889853089093, enregistré en septembre 2015.

Actualités du ténor Jonas Kaufmann : nouveau cd, prochains rôles…

Actualités du ténor Jonas Kaufmann. Disques et rôles à venir pour le ténor le plus célèbre de la planète. Sony classical publie son nouvel album dédié aux chansons populaires italiennes : DOLCE VITA. Un programme qui emprunte des chemins hors des rôles lyriques… Pause discographique à partir le 7 octobre 2016, compte rendu complet à venir d'ici là sur classiquenews. Mais la vedette lyrique la plus adulée de l'heure (avec Anna Netrebko), est à l'affiche de plusieurs

théâtres européens dont l'Opéra Bastille à Paris où il chantera coup sur coup : Les Contes d'Hoffmann en novembre 2016, puis Lohengrin en janvier 2017.



CD événement: DOLCE VITA par Jonas Kaufmann, premières impressions (1 cd SONY classical). DOLCE VITA / PREMIERES IMPRESSIONS… Crooner à l'italienne : parmi les perles du nouveau programme discographique défendu par le ténor Jonas Kaufmann (intitulé « Dolce Vita »), saluons l'engagement fauve, rugueux, sombre mais toujours ardent du ténor qui laisse ici les rôles du répertoire classique pour défendre la romance à l'italienne. Parmi les airs de ce programme extra lyrique, distinguons entre autres la passion éperdue de « Caruso » (mélodie moderne écrite par son auteur et premier interprète Lucio Dalla en 1986, que chanta lui aussi en son temps l'inatteignabe Pavarotti et plus récemment Andrea Bocelli) ; Kaufmann en exprime l'ardeur ultime, celle d'un homme condamné, – peut-être Caruso lui-même auquel l'hymne rend un vibrant hommage…

Ailleurs, c'est la vibration de la mandoline enivrée pour la suave et tendre chanson : « Parla più piano » (The Godfather theme de Nino Rota) ; sans omettre l'éblouissant et flamboyant « Core'ngrato » que Salvatore Cardillo met en musique en 1911 (connu aussi sous le titre « Catari » dont dénoncé revient régulièrement) pour… le même Caruso : là, Kaufmann s'inscrit dans la tradition des ténors chansonniers les plus célèbres tels Carreras, Domingo, Bergonzi, di Stefano, Corelli… c'est dire. Tous légendes à leur époque successeurs inspirés du premier entre tous, Caruso. Autant de tubes passionnément méditerranéens qui font briller l'intensité ardente du timbre

furieusement amoureux… Grande critique du cd DOLCE VITA par Jonas Kaufmann à venir sur classiquenews.com, le jour de la parution de l'album soit **le 7 octobre 2016**. **EN LIRE +**

Prochains engagements et prise de rôles pour Jonas Kaufmann

La planète lyrique vibre à chaque nouvelle incarnation du ténor les plus sexy de l'heure. Jonas Kaufmann n'a pas qu'une voix irrésistible, il a aussi un physique de star du cinéma, qui d'ailleurs ne laisse pas indifférent ses fans les plus passionnées… En poussant la chansonnette, le ténor en latin lover emprunte la voie avant lui marquée par Caruso, Pavarotti, Domingo ou simultanément Alagna. Histoire de reposer un chant qui comptera dans les semaines et mois prochains de nombreux temps forts, essentiellement **à Munich** : **Les Maîtres Chanteurs** dès le 30 septembre, puis **Andrea Chénier** (l'un des rôles tragico dramatiques les plus convaincants de son répertoire, à l'affiche en mars 2017), mais c'est à Londres qu'il marquera les esprits par des nouveautés sur le papier passionnantes : **Quatre derniers lieder de Strauss** dans une version pour ténor donc (le 13 février 2017), et surtout **Otello de Verdi**, le rôle le plus important (l'équivalent des Leonor, Lady Macbeth et Manon pour Anna Netrebko aujourd'hui) : Jonas Kaufmann chante la passion jalouse et destructrice d'Otello au Royal Opera House à Londres, du 21 juin-10 juillet 2017 : un rôle qu'il prépare depuis des lustres, et **ce fameux récital VERDI, cd superlatif enregistré chez Sony classical,, couronné par un CLIC de classiquenews en octobre 2013**.



Voilà ce qu'écrivait notre rédacteur Carter Chris-Humphray, à la sortie du VERDI Album : « *Le sommet attendu étant Otello (qu'il prépare pour une prochaine prise de rôle) : il connaît comme il le dit lui-même dans la notice et le livret de l'album, idéalement documentés, la partition ayant chanté depuis longtemps le rôle de Cassio ; pour le rôle-titre, la densité, l'épaisseur terrassée du personnage, entre folie et tendresse, sensualité impuissante et sauvagerie du sentiment de soupçon surgissent en un feu vocal digne d'un immense acteur. Voici "Le Kaufmann" qui mûrissait depuis quelques années : justesse de l'intonation, style impeccable, souffle et contrôle dynamique, surtout intensité et couleur font ce chant habité, désormais à nul autre comparable. Avec une telle présence, un tel naturel dramatique, cet Otello exceptionnel, bigarré, multiforme, d'une imagination et créativité de première classe, confirme à quel niveau d'intelligence artistique et vocale est parvenu le ténor munichois…* » Autant dire que cette prise de rôles est déjà l'événement lyrique le plus couru de l'été 2017. Dépêchez vous d'organiser votre séjour dans la capitale britannique pour ne pas manquer la performance.

Prochains engagements et rôles de JONAS KAUFMANN

2016
30 septembre – 8 octobre 2016 : Les Maîtres Chanteurs de Wagner
MUNICH, Opéra de Bavière

3 au 18 novembre 2016 : Les Contes d'Hoffmann d'Offenbach
PARIS, Opéra Bastille

2017

18 au 30 janvier 2017 : Lohengrin de Wagner
PARIS, Opéra Bastille

Résidence spéciale à LONDRES
Les 4, 8, 10, 13 février 2017
Barbican Center de Londres
Récital, Wagner, « In conversation »
Strauss : les Quatre derniers lieder
Nouvelle version pour ténor (!), le 13 février 2016

12-30 mars, 28 et 31 juillet 2017 : Andrea Chénier de Giordano
MUNICH, Opéra de Bavière
Repris
Le 26 mars, à PARIS, TCE
version de concert

5-11 mai 2017 : Tosca de Puccini (Mario)
VIENNE, Staatsoper

surtout

21 juin-10 juillet 2017 : **Otello de Verdi**
LONDRES, Royal Opera
Nouvelle prise de rôle, déjà abordé, préparé au disque



CD événement, annonce. DOLCE VITA, le nouvel album de JONAS KAUFMANN (1 cd SONY

classical)



CD événement, annonce. DOLCE VITA, le nouvel album de JONAS KAUFMANN. Le plus grand ténor actuel, – héritier de Domingo et Vikers, rend hommage aux chansons italiennes, celles qu'il affectionne ; celles qui ont été chantées par les plus grands avant lui dont Caruso… Le nouvel album de **Jonas Kaufmann** à paraître chez SONY classical en octobre 2016, comprend ainsi plusieurs *chansons populaires italiennes traditionnelles et plus récentes – du XIXe siècle à nos jours. Enregistré en Italie, avec l'Orchestre du Teatro Massimo di Parlermo, le récital discographique à paraître chez Sony, offre une collection d'airs d'une irrésistible force expressive auxquels l'interprète apporte intensité, expressivité, finesse grâce au charme désormais singulier de son timbre à la fois rond et cuivré.*

L'album comprend de nombreux titres célèbres, dont **Torna a Surriento, Volare, Con te partiro, Core 'ngrato, Non ti scordar di me, Parlarmi d'amore Mariù, Caruso, Musica Proibita et Un'amore così grande… Prochaine critique complète sur** classiquenews.com**, au moment de la sortie de l'album, DOLCE VITA par Jonas Kaufmann, début octobre 2016.**



Programme :

1. Caruso – *Lucio Dalla*
2. Mattinata – *Ruggero Leoncavallo*
3. Parla più piano (*The Godfather theme*) – *Nino Rota*
4. Passione – *Libero Bovio*
5. Un’amore così grande – *Ruggero Leoncavallo*
6. Il canto – *Romano Musumarra*
7. Voglio vivere così – *Giovanni d’Anzi*
8. Core ‘ngrato – *Salvatore Cardillo*
9. Ti voglio tanto bene – *Ernesto de Curtis*
10. Non ti scordar – *Ernesto de Curtis*
11. Fenesta ca lucive – *Anonymous*
12. Musica proibita – *Stanislao Gastaldon*

13. Parlami d’amore Mariù – *Cesare Andrea Bixio*
14. Torna a Surriento – *Ernesto de Curtis*
15. Volare – *Domenico Modugno*
16. Rondine – *Vincenzo de Crescenzo*
17. Con te partirò (*Time to say Goodbye*) – *Lucio Quarantotto / Francesco Sartori*
18. Il Libro dell’Amore (*Book of love*) – *Zucchero*

DOLCE VITA, par Jonas Kaufmann, ténor (1 cd SONY classical) – Parution annoncée le 7 octobre 2016.

CD événement, annonce : « A journey » : PRETTY YENDE, soprano. Airs d’opéras : Rossini, Bellini, Donizetti, Delibes, Gounod (1 cd SONY classical, Turin, août-septembre 2015)



CD événement, annonce : « A journey » : PRETTY YENDE, soprano. Airs d'opéras : Rossini, Bellini, Donizetti, Delibes, Gounod (1 cd SONY classical, Turin, août-septembre 2015). Révélée par le Premier Prix obtenu en 2010 au premier Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini, la jeune diva sud africaine **Pretty Yende** éblouit dans un nouveau récital lyrique à paraître en septembre 2016 chez SONY CLASSICAL. Le seul concours français dédié au chant bellinien – compétition unique au monde et française (co fondée par le chef Marco Guidarini et Youra Simonetti / MusicArte) avait eu avant tout le monde, l'intuition qu'une nouvelle grande voix était née. « A star is born » selon la formule : de fait, 6 ans après avoir été ainsi distinguée en France, la soprano convainc totalement dans un récital lyrique qui n'est pas une carte de visite artistique – le fleuron de toute jeune diva en début de carrière : c'est plutôt la confirmation de son immense tallent bellinien, l'éclatante démonstration de sa stupéfiante maîtrise belcantiste, la révélation confirmée qu'une nouvelle Edita Gruberova est prête désormais à prendre la relève dans la registre des coloratoures aux facilités stratosphériques, alliant, autorité expressive, agilité technique, surtout finesse d'un style qui cisèle articulation, phrasés, legato. C'est peu dire que dans ce nouvel album irrésistible, Pretty Yende éblouit par l'intelligence de son chant et la subtilité de son style. Ses Elvira et Lucia (chez Bellini et Donizetti), ses Rossini (Rosina du Barbier de Séville et Comtesse du Comte Ory) y affirment l'éclat actuel d'un bel canto exceptionnellement raffiné et techniquement sûr; Pretty Yende confirme qu'une immense diva bellinienne est enfin présente, prête à éblouir les scènes lyriques; mais l'album affirme aussi ses affinités avec le romantisme français (Gounod et

Delibes). **Prochain compte rendu de l'album « A journey » / un voyage, par la soprano sud Africaine Pretty Yende, à venir sur Classiquenews.com**



CD événement, compte rendu critique. Beethoven : Missa Solemnis : Nikolaus Harnoncourt (2015, 1 cd Sony classical)



CD événement, compte rendu critique. Beethoven : Missa Solemnis : Nikolaus Harnoncourt (2015, 1 cd Sony classical). La Missa Solemnis de Beethoven : **L'adieu à la vie d'Harnoncourt.** On connaît évidemment la référence de l'œuvre, monument discographique indépassable par sa fièvre, sa poésie, son souffle collectif comme ses incises individuelles: la Missa Solemnis de Karajan enregistrée en 1985 (là aussi véritable testament artistique du maître autrichien) qui reste le sommet de l'esthétique Karajan de l'enregistrement. Un autre immense chef qui nous a donc quitté après l'avoir livrée, **Nikolaus Harnoncourt** l'intrépide (né berlinois en 1929, décédé en mars 2016), nous offre sa propre vision de la Solemnis (dans cet album qui serait donc son dernier enregistrement chez Sony). Pour celui qui utilise les instruments d'époque pour non plus ressusciter les partitions du passé mais bien les électriser, le défi de la Solemnis, arche morale et spirituelle est un but toujours

ciblé, un Graal. Or dès 1954, la fondation de son propre ensemble Concentus Musicus à Vienne indique désormais la voie de la résurrection musicale. Jouer dans la joie. Recréer par la rhétorique et l'éloquence servie, le mouvement de l'échange, l'expressivité mordante, titillante du dialogue… Non plus divertir, mais déranger le public et les interprètes, et les secouer même s'il le faut. La direction toute d'atténuation sidérante dans la résolution finale de cette Solemnis, au rebondissement conclusif digne d'un opéra, atteint un degré de cohérence et d'extrême fragilité à couper le souffle. Harnoncourt y invite le silence et le mystère, inscrivant la fine ciselure instrumentale et collective dans l'ombre. Le dernier accord en ce sens est inscrit dans le silence, comme une révérence depuis le début présente, enfin exprimée. L'effet relève du miracle.

Enregistrée live en juillet 2015, la Missa Solemnis comporte le dernier Harnoncourt à son sommet…

Testament spirituel de Nikolaus Harnoncourt



C’est ce que nous enseigne et diffuse ce dernier enregistrement dédié à Beethoven. Ainsi conclut Harnoncourt le défricheur visionnaire. Son irrespect tous azimut, sa détestation des postures, ont aiguisé un esprit expérimentateur, foncièrement, viscéralement libre dont CLASSIQUENEWS a mesuré par un CLIC de mai 2016, l’excellence poétique, dans [les Symphonies de Beethoven (n°4 et n°5, CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2016 : lire notre critique complète des Symphonies de Beethoven par Nikolaus Harnoncourt)] ; à croire qu’après Mozart, Harnoncourt au final n’a respiré que par le génie de Bonn après avoir approfondi comme peu, la gravité innocente de Wolfgang. On sait que Beethoven fut une source d’immense admiration et peut-être l’origine de sa vocation musicale, découvrant ce qu’en tirait Furtwängler : le feu de la vie, la source primordial du désir fraternel, la volonté humaniste. Le dernier Harnoncourt a rebours de bien des lectures molles et consensuelles nous apporte la preuve des bienfaits de l’audace, de la critique ; l’illumination qui naît de la révélation : le maestro sait le monde ; son défaitisme et son pessimisme en ont témoigné. Ils ont exprimé une expérience de la vie humaine : tout n’est qu’un vide criant, nourri par la bêtise et la barbarie ordinaire ; il n’y a que l’art qui puisse nous sortir de la pensée réaliste, hideuse, incontournable. On y retrouve le regard parfois exorbité du maître (nyctalope ?), d’une sincérité irrésistible. Une clairvoyance décuplée, déposée dans chacun de ses gestes, de ses phrases pour un orchestre miroir (révélateur de ses propres visions, terreurs, espoirs). On s’y délecte surtout de sa lecture féline et suave, éruptive, prête à toutes les (re)découvertes sur une partition dont le Maître ne cesse de révéler l’âpreté expressive, la justesse poétique, la profonde humanité.



Voici donc le testament artistique (et sacré) du Maître Harnoncourt, enregistré sur le vif lors du dernier festival Styriarte fondé par le chef à Graz (Autriche), en juillet 2015. On y retrouve le même pouvoir sidérant détecté dans **ses dernières Symphonies de Beethoven (4 et 5), complément de la Solemnis, composant un dernier témoignage avant sa mort.** Le souffle, la grandeur, une éloquence ciselée qui ralentit volontiers les tempi, laisse s'épanouir le sentiment collectif d'une pleine conscience, comme le relief des instruments anciens (flûte, cors, hautbois) attestent évidemment d'une réflexion sur la partition menée depuis des décennies. Abordée dès 1988, au moment de son premier *Fidelio* à Hambourg, la *Solemnis* est une cathédrale impressionnante dont le maestro restitue et soigne constamment l'esprit de clarté, et aussi la sérénité « impénétrable » (ce choeur fraternel semble nous renvoyer le miracle d'une humanité enfin réconciliée, plus irréelle que possible). Les séquences solistes et choeurs sont bouleversantes : cf l' »Amen » du finale de l'Et resurrexit ; traitées avec une tendresse intérieure nouvelle.



L'oeuvre écrite pour l'élévation d'un ascendant du chef lui-même, l'archiduc Rodolphe d'Autriche (un ancien élève de Beethoven) au titre d'Archevêque d'Olomouc, est conçue sur un long terme de 1817 à 1823. Sa grandeur n'écarte pas son profond et grave questionnement : la concentration recueillie des solistes (début du Sanctus); l'approfondissement spectaculaire et d'une majesté qui reste secrète dans le mystère d'une révélation silencieuse du *Praeludium* et du bouleversant ***Benedictus*** qui lui succède, traduisent cette humanisme d'un Beethoven qui parle au cœur, – instant de suspension ultime, où comme si à l'orchestre murmurant, caressant, il s'agissait des eaux qui se retirent pour découvrir / envisager un monde nouveau ; le compositeur / le chef exprime(nt) sa/leur plus touchante prière dans l'énoncé du violon solo (dialoguant avec les bois veloutés et suaves – basson, clarinette…, puis les solistes et le choeur) : prière pour une humanité libérée de ses entraves. Le quatuor vocal réunit par Harnoncourt est irrésistible (la basse et ses phrasés : **Ruben Drole** saisit) : voilà qui nous parle d'humanité, que d'humanité, en une effusion d'une sensibilité adoucie, rassérénée… à pleurer.

Ce testament de Nikolaus Harnoncourt est un événement, incontournable à écouter, mesurer, comprendre ; d'une vérité sincère qui est souvent le propre des ultimes témoignages des maestros en leur fin sublime et déclinante (**LIRE ici**

l'enregistrement sur le vif de la Symphonie n°9 de Bruckner par Claudio abbado avec l'Orchestre du festival de Lucerne, captée en août 2013 quelques mois avant sa disparition, publié par DG en 2015, elle aussi gravure superlative couronnée par le CLIC de CLASSIQUENEWS). La profonde acuité des accents, l'équilibre, la transparence et la clarté, l'éloquence chambriste de cette lecture saisissent. Harnoncourt est un architecte qui construit une dramaturgie d'une cohérence absolue : la dernière séquence ***Dona nobis***, imprécation énoncée par la basse et le choeur d'une atténuation grave, inspirée par le renoncement en une couleur wagnérienne- étend dans sa première phase, une langueur de sépulcre. Sans omettre l'unité recueillie, tendre et sereine du choeur et des solistes d'un bout à l'autre, le crépitement permanent du geste, la quête de vérité dans la sincérité (quel style et quelle intonation chez les solistes ainsi « accordés »), la concentration continue frappent et singularisent une lecture qui deviendra légendaire à n'en pas douter (finale porté par une espérance d'une sincérité retenue, pudique, franche). La vérité est beauté : elle naît du risque assumée, portée avec une grâce inouïe, sous la direction d'un chef qui donne tout.. puis s'enfonce dans le mystère. Bouleversant. CLIC de CLASSIQUENEWS de juin 2016.

CD événement, compte rendu critique : Beethoven, Missa Solemnis opus 123 (1823). Laura Aikin, Bernarda Fink, Johannes Chum, Ruben Noble. Arnold Schoenberg Chor, Concentus Musicus Wien. Nikolaus Harnoncourt, direction. 1 cd Sony classical. Enregistré à Graz (Autriche) en juillet 2015. CLIC de CLASSIQUENEWS.COM

LIRE aussi les dernières Symphonies de Mozart, n°39,41 et 41,

[« oratorio instrumental » par Nikolaus Harnoncourt (Sony classical, 2014)]

CD, compte rendu critique. Georg Anton Benda : Sinfonias (Benda, 2015 / 1 cd Sony classical)



CD, compte rendu critique. Georg Anton Benda : Sinfonias (Benda, 2015 / 1 cd Sony classical). Georg Anton Benda est comme ses deux frères – Franz et Johann, compositeur pour Frédéric le Grand en son château de Sans Souci à Postdam. Le site fut au XVIIIè un haut lieu de création musicale, malheureusement miroir du goût très conventionnel du souverain prussien (il fut incapable de distinguer le génie d'un CPE Bach, pourtant à son service, mais cantonner dans un emploi subalterne de claveciniste et parfois compositeur…). Triste intuition royale qui n'offrit pas à sans-Souci malgré son ambition, le lustre artistique nécessaire. Protestant et franc-maçon, Georg Anton n'eut pas la faveur du Roi (porté vers les jeunes garçons) : le musicien bien que compositeur talentueux comme ce disque le montre aisément, ne fut à Sans Souci que violoniste de second rang dans l'orchestre de la Cour.

Heureusement Benda put enfin trouver un cadre capable de reconnaître et mesurer sa sensibilité artistique comme créateur à la Cour de saxe-Gotha, plus portée pour la

modernité et le raffinement, dès 1750. Le compositeur retrouvait en la personne de son mécène principal, le Duc de Saxe-Gotha, un frère maçon. Soucieux de parfaire encore son métier, Georg Anton Benda réalisa son tour d'Italie à l'âge de 43 ans, découvrant les styles ultramontains, à Venise, Bologne, Florence et Rome : il rentra ainsi à la Cour de Saxe-Gotha comme… directeur de la chapelle. Son premier opéra italien, Xindo Riconosciuto fut créé en 1765, emblème d'une maturité scrupuleusement recherchée, enrichie. L'expérience de Benda à la Cour de SAxe-Gotha se manifeste pleinement dans l'approfondissement de son écriture lyrique : le Duc lui commande nombre d'oeuvres et mélodrammes inspirés du style défendu par Rousseau : plus de vérité et de séduction mélodique. Ainsi en 1778, sa Médée écrite pour Mannheim éblouit le jeune Wolfgang Mozart qui écrit son admiration à son père. Même totale adhésion enthousiaste pour l'autre partition lyrique de benda, Ariadne auf Naxos qui combla le jeune salzbourgeois. La gravité et l'élégance de Benda inspièrent à Mozart nombre de séquence dans ses oeuvres : Zaide (1780), le prélude du Requiem (1791). La personnalité de Benda est attachante car il sut se passionner pour les idées de la Révolution et la Philosophie, faisant même un séjour (obligé) pour Paris en 1781 où il fit jouer Ariadne.

Belle idée de jouer ses Symphonies… par l'un de ses descendants actuels, lui qui mourut à 73 ans, et laissa 5 enfants tous musiciens ou acteurs. Un clan d'esprits créatifs… Le père de tous demeure l'esprit le plus audacieux et d'une rare conception synthétique : car entre Baroque et classicisme, Benda prépare la maturité et la conscience d'un Mozart, sachant définitivement rompre avec la pensée contrapuntique d'un JS Bach, pour concevoir un langage nouveau, plus simplement horizontal, où pensée et sentiment fusionnent au lieu de dialoguer au risque de converser sans être compris : Benda opère l'équation qui rétablit l'exposition / explicitation des deux objectifs ; son époque est celle du Sturm und Drang, – tempête et passion, esthétique

exaltant les forces psychiques vers la lumière. Dans ses Symphonies, patrimoine central de la musique ancienne de la Bohème Baroque, – et finalement récemment découvertes : en 1950-, Benda offre un premier terreau à l'expressivité du sentiment classique préromantique, où le cycle orchestral en 3 mouvements, soigne surtout (sauf la symphonie VII où il est très court, de passage) le mouvement central, uniquement pour les cordes introspectives. Ici ni trompettes, timbales, clarinettes : mais la vitalité d'une écriture ciselant le contraste vents et cordes, à laquelle les cordes pincées, fines, incisives du clavecin toujours présent (comme chez Mozart) accentuent le relief rythmique selon l'élégance viennoise en cours à l'époque. Benda participe avant Haydn et Mozart à la formation du langage orchestral tel que Beethoven saura le développer après eux à Vienne et à Bonn.

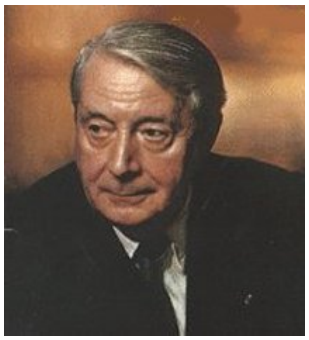
Même sur instruments modernes, orchestre et chef savent souligner sans épaisseur la palette expressive d'un Benda hypersensible. L'allant, la motricité égale, – malgré une prise de son trop lointaine et réverbérée, la finesse de la direction, l'excellent sens des contrastes, la vitalité epressive, qui regarde évidemment vers Gluck et semble déjà préfigurer Joseph Haydn, rendent ici justice à un premier corpus symphonique qui affirme l'éloquence et la maturité d'un compositeur actif dans les années 1760 et 1770, figure pionnière du langage européen des Lumières.

CD, compte rendu critique. Georg Anton Benda : Sinfonias. Prague Sinfonia Orchestra. Christian Benda, direction. 1 cd Sony classical, enregistrement réalisé à Prague en novembre 2014.

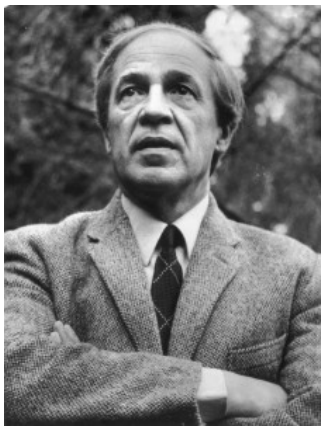
CD, coffret : Un siècle de musique française (25 cd Sony classical)



CD, coffret, compte rendu critique : Un siècle de musique française (25 cd Sony classical). Sony classical réédite sous une thématique déjà passionnante plusieurs de ses bandes magiques… Attention bain de symphonisme français romantique et moderne : soit un condensé d'histoire musicale française en 10 cd, chacun dédié à un compositeur majeur, plus un recueil triple thématisé « escales symphoniques » : Berlioz, Saint-Saëns, Fauré, Debussy, Ravel, Poulenc (maître de la musique par Eric Lesage et partenaires), Satie (le seul ici à offrir son legs non orchestral mais pianistique sous les doigts de Philippe Entremont, Daniel Varsano, Gaby et Robert Casadesus…), Dutilleux, Boulez, Messiaen (Turangalila Symphonie par Y. Loriod et Seiji Ozawa). L'attrait du coffret de 25 cd rétablit de puissantes personnalités servies par des chefs de première qualité par leur engagement et leur somptueuse sensibilité, chacun dans le répertoire qu'il aima défendre : Munch, Ozawa, Boulez, Hans Graf (chez Dutilleux)… les baguettes sont prestigieuses et leur écoute confirme de saisissantes compréhensions de la musique française.



Ici règne la nervosité orfèvre de **Charles Munch**, directeur musical du Boston Symphony (1949-192), ici d'une vivacité fauve et d'une motricité analytique irrésistible, capable de fièvre et d'incandescente folie : remarquable interprète de la musique française romantique (ses Berlioz – premier cd de la collection, sa Fantastique, si chère à son cœur, devient transe époustouflante de tension incisive), mais aussi du premier XXè : Milhaud, Honegger, surtout l'ivresse échevelée, organique et sensuelle de son Roussel (Suite 2 de Bacchus et Ariane, un coup d'essai captivant hélas trop court : que n'a t il enregistré l'intégrale du ballet!), sans omettre des incontournables, au chapitre romantisme français dont la trop rare Symphonie sur un chant montagnar de D'Indy, Escales d'Ibert, la Symphonie n°3 avec orgue de Saint-Saëns, et L'Apprenti sorcier de Dukas…



DEBUSSY et RAVEL bouléziens, de référence. C'est aussi un fabuleux legs **Pierre Boulez** comme chef, interprète génial autant analytique que précis et dramatique, avec également des orchestres américains : New York Philharmonic et surtout Cleveland orchestra pour deux recueils, joyaux incontournables : **Ravel**, Debussy (3 cd pour chacun) dont les œuvres essentielles sont ainsi révélées sous un filtre d'une exigence sonore irrésistible (Attention le coffret ne comprend pas, hélas, l'intégrale du ballet Daphnis et Chloé de Ravel mais heureusement Shéhérazade, Rapsodie Espagnole, Valses nobles et sentimentales, Ma mère l'Oye, Alborada del Gracioso, les Concertos pour la main gauche et en sol majeur par Philippe Entremont, piano,… sans omettre l'excellent Quatuor par les Juilliard). Vous l'aurez compris, nous tenons là la quasi intégrale du Ravel symphonique par Boulez. C'est dire.

Même ivresse « intellectuelle », la maîtrise est de mise sous la baguette boulézienne-, mais quelle transparence millimétrée chez **Debussy** : Dans Prélude à l'après-midi d'un faune, l'enchantement s'invite ; Jeux est une extase façonnée telle un scintillement permanent, un miroitement à la fois introspectif et aérien ; Images pour orchestre affirme la précision analytique d'un chef qui conçoit tout en une succession organiquement enchaînée d'admirables séquences instrumentales d'un fini époustouflant (ivresse lascive d'Ibéria).Chaque épisode comme chez Ravel cultivant son propre univers. Les Danses sont des rituels d'une exquise nostalgie. Ces 2 coffrets Debussy et Ravel sont incontournables.

Ailleurs, l'amateur de raretés comme de plénitude orchestrale, à la française trouvera son compte dans les volumes : celui sur **Saint-Saëns** comporte ainsi les trois Concertos pour piano 2,4 et 5 (l'Egyptien), avec Philippe Entremont sous la direction de Michel Plasson. Tout autant intéressant le triple volume dédié à Fauré, comprenant en particulier le Requiem par Ozawa (Boston Symphony, Barbara Bonney, Hakan Hagegard, et le choeur du Festival de Tanglewood)…

La présence du violoncelliste **Jean-Guilhen Queyras** pour Tout un monde lointain fait la haute valeur du volume simple dédié à **Dutilleux** ; et coupe étant appréciée quand elle est dosée, le recueil dévolu au **compositeur Pierre Boulez**, – 1 seul cd, regroupe Le Marteau sans maître avec Yvonne Minton (au français bien peu intelligible sous la direction de Diego Masson), et plus intéressant, Livre pour cordes par Boulez le chef.

Notons l'habile programmation du triple volume intitulé « Escales symphoniques françaises » qui révèle sous le feu vif argent et d'une fantaisie jubilatoire de **Charles Munch**, l'éclectisme de la **Symphonie sur un chant montagnard de D'Indy** (25mn d'écriture concertante où le piano discute avec l'orchestre en une forme libre entre Concerto et Symphonie), sans omettre **le Rouet d'Omphale de Saint-Saëns**, superbe poème

symphonique d’une pensée libre et fluide (précédé par le poème symphonique pour chœur et soprano La nuit, où le diamant un rien précieux de la jeune Natalie Dessay dialogue avec la flûte… Orchestre nat. d’Île de France, Jacques Mercier).



Le coffret forme un cycle incontournable pour amoureux de musique symphonique et concertante française, de Berlioz à Boulez et Messiaen. Par sa diversité, l’intelligence et la cohérence des volumes réunis par compositeur ou thème, la figure d’excellents chefs – de Munch à Boulez, Ozawa et Ormandy (Danse macabre de Saint-Saëns), sans omettre les pianistes Philippe Entremont (Ravel, Saint-Saëns), Michel Dalberto (Debussy), JM Luisada (Fauré)… , l’édition Sony classical constitue une excellente entrée en matière ou l’enrichissement d’un fonds déjà existant. 25 cd à posséder en urgence pour étayer sa discographie de base, au registre musique française. Le volume Poulenc vient astucieusement compléter la collection en regroupant les fondamentaux de sa musique de chambre (Sonates, Concertos où s’affirme le tempérament en affinité du pianiste Eric Lesage et ses nombreux partenaires)… Seule réserve : l’éditeur omet de mentionner pour chaque bande la date d’enregistrement, nous privant une juste appréciation de l’époque concernée et de l’esthétique atteinte (malgré l’absence pour le répertoire romantique, des instruments d’époque : or ni Boulez, ni Munch, malgré l’apport des orchestres et des chefs « historiquement informés », ne se montrent défaillants, bien au contraire. Leur baguette enchanteresse montre aussi que la réussite d’une lecture ne dépend pas exclusivement du choix des instruments…

CD, coffret : Un siècle de musique française (25 cd Sony classical)

CLIC de classiquenews d’avril 2016.

CD, compte rendu critique. Valer Sabadus : Caldara (1 cd Sony classical, 2015)



CD, compte rendu critique. Valer Sabadus : Caldara (1 cd Sony classical, 2015). Et de deux : après son précédent album édité par Sony classical également (dédié à Gluck), Valer Sabadus surprend et convainc en soulignant le génie d'un compositeur oublié : Antonio Caldara, né vénitien (circa 1670), chanteur à Saint-Marc où il est élève de Legrenzi, devient compositeur d'oratorios et d'opéras, en particulier à la fin de sa vie, à la Cour de Vienne comme vice-kapellmeister, fonction très honorifique et particulièrement convoitée (obtenue finalement en 1717 quand Fux succède à Ziani au poste de Kapellmeister) ; jusqu'en 1736 (quand il meurt le 28 décembre précisément), Caldara incarne le style impérial viennois, son raffinement et sa séduction virtuose très italienne. **Lyre caldarienne…** Le récital met en lumière l'art lyrique, celui très raffiné du quinquagénaire, qui avant sa nomination à la Cour impériale de Vienne, a travaillé pour les Cours prestigieuses d'Europe : duc de Mantoue (Charles Ferdinand de Gonzague, 1699-1707), patriciens de Rome (Ottoboni, Ruspoli… c'est à Rome en 1711 qu'il épouse la contralto Caterina Petrolli)), sans omettre l'archiduc Charles de Habsbourg, frère de l'Empereur Joseph Ier…

Instruments solistes. Trait marquant, le récital offre une place privilégiée aux instruments solistes, en liaison avec la manière de Caldara, très sensible aux instruments au format proche de la voix (luths, seul ou à deux), et surtout, instrument vedette ici, le psaltérion très présent dans les deux airs les plus longs extraits de Sedecia et de Isaia, sans omettre le dernier air de David Umiliato, 1731 (« Ti daro laude, o Dio », dernière plage 16) où s'exprime et croît une sagesse politique nouvelle qui annonce les opéras des Lumières. Le psaltérion y évoque évidemment la harpe de David, chantre royal, ici en plaine action de grâce. L'orchestre de la Cour impériale intègre alors des solistes renommés pour le luth, le psaltérion (cithare sur table)-, mais aussi le violoncelle, comme en témoigne l'énergique et subtile Concerto da camera… Caldara à Vienne assure aussi l'éducation musicale des membres de la famille impériale. L'ensemble sus instruments ancien Nuovo Aspetto fait preuve d'une égale subtilité dans l'expressivité et l'intonation des séquences instrumentales, assurant de fait une bonne part de la réussite de l'album.

Concernant la tenue vocale du contre ténor Valer Sabadus, l'audace assumée dans le choix délicat des airs sélectionnés, finement mis en parallèle avec la personnalité des instruments solistes confirme le tempérament du chanteur :

Se distingue en particulier, l'étonnante plasticité de la voix appelée à exprimer et à transfigurer les longs airs de déploration des âmes blessées (cf. aria: « Ahi! Come quella un tempo città », extrait de Sedecia, 1732) de plus de 8 m, où les arabesques vocales introspectives en dialogue avec le psaltérion, exacerbent et transcendent la lamentation de Jérémie à propos de la destruction de Jérusalem.

Avec deux luths,rétablissant une balance d'époque proche de l'intime, l'air « Ah se toccasse a me », (plage 7, extrait d'Il Giuoco del quadriglio, 1734) :impose l'âpreté du timbre, aux résonances dans l'aigu qui expriment l'hypersensibilité

d’une âme saisie elle aussi ; en l’occurrence, celle d’une joueuse de carte, qui espère voir le roi. Une œuvre purement circonstancielle qui cependant gagne une sensibilité d’écriture remarquablement poétique malgré son sujet imposé.

Le programme rappelle ainsi la très grande finesse instrumentale d’un Caldara qui annonce par son sens de la caractérisation intérieure de chaque situation et la sobriété dramatique du chant, le grand Haendel (pour lequel la source italienne, romaine et vénitienne détermine définitivement la vocation opératique) : ainsi le prélude et air extraits de Tirsi e Nigella de 1726 (avec flûte et chalumeau) : l’air port la plainte digne et pudique, d’un caractère pastoral, de la nymphe Nigella enivrée, langoureuse où le doux gazouillis des bois se mêle à la voix de la jeune femme vivant au bord de l’onde et qui exprime dans un style purement galant, la tristesse d’être écartée (plages 8 et 9).

Le second air ambitieux (ici sur un livret de Zeno, le réformateur de l’opéra au début du XVIIIè), est une vraie scène dramatique où règne également le psaltérion (miroir lumineux voire solaire mais purement instrumental du cœur humain) : « Reggimi, o tu, che sola » ; c’est une autre première mondiale, extrait de l’oratorio Le Profezie evangeliche di Isaia, 1723) : chant proche du texte, mordante articulation, aigus chaleureux, voire savoureux impose toujours la justesse d’un interprète très séduisant par l’unicité de son timbre, par l’originalité de son répertoire, par la combinaison voix, instruments obligés finement développée dans un récital qui dédié au compositeur vénitien Caldara, génie entre les deux siècles, XVIIè et XVIIIè, est très réussi.

CD, compte rendu critique. Valer Sabadus : Caldara (1 cd Sony classical, 2015).

Enregistrement réalisé en juillet 2015 à Cologne.